

## *Postface méthodologique*

*par Luc Van Campenhoudt*

Professeur émérite  
Université Saint-Louis - Bruxelles  
Université catholique de Louvain  
[luc.vancampenhoudt@uclouvain.be](mailto:luc.vancampenhoudt@uclouvain.be)

L'ouvrage des criminologues présente la particularité de poser et discuter un ensemble de questions relatives à leur métier à partir d'une analyse collective réalisée selon le dispositif de la « méthode d'analyse en groupe » (MAG) adaptée pour la circonstance. Ces questions sont notamment celles du contrat moral avec les personnes auxquelles les chercheurs ont affaire (habituellement des « répondants »), de l'acceptation du chercheur sur le terrain, du risque d'abus de position scientifique, du consentement, du respect de la dignité des acteurs, et de la neutralité. L'intérêt de ce choix méthodologique est bien perçu par les auteurs.

Tout d'abord, la méthode permet de ne pas traiter ces questions *in abstracto*, mais bien telles qu'elles se posent dans la pratique concrète du métier. Dans la MAG, les analyses partent en effet de récits d'expériences concrètes vécues par les participants sur leur terrain de recherche et jugées révélatrices de situations problématiques. Pour des raisons d'anonymisation des propos que l'on peut comprendre, les récits proposés par les participants et surtout les deux récits retenus par eux pour l'analyse ne sont pas présentés dans l'ouvrage, avec pour conséquence que le lecteur n'est pas en mesure de faire le lien entre les réflexions développées et le substrat empirique sur lequel elles s'appuient. Il doit faire confiance et, surtout, faire preuve d'imagination en déduisant des propos le genre de situation concrète auquel ils se réfèrent. Malgré cet inconvénient, le contenu reste très clair.

Second intérêt, décisif, de la MAG : l'analyse est collective. Ce ne sont pas des propos d'individus (ici des chercheurs) isolés face à un interviewer qui sont récoltés et éventuellement comparés et recoupés ensuite dans la solitude d'un bureau universitaire ; les propos de chacun, narrateur du récit ou autres participants, sont exprimés en présence de tous les autres et, au fur et à mesure de l'avancement de l'analyse, en réaction aux propos des collègues. Leurs interprétations respectives s'arcbutent et rebondissent les unes sur les autres ; elles s'entrechoquent pour se rejoindre ou diverger, et se nuancer en prenant en compte la complexité des choses. Dès lors chacun gagne en réflexivité et peut mieux relativiser son propre point de vue et sa propre lecture de ses expériences et de ses épreuves. Ce flux organisé d'interprétations s'organise progressivement pour former un schéma d'ensemble où les convergences et les divergences sont

bien identifiées, regroupées par thème et hiérarchisées. Car, comme l'ont bien saisi les auteurs du premier chapitre méthodologique, ce qui fait avancer les choses et permet de redéfinir de manière plus pertinente et plus pénétrante les problématiques mises en jeu (« enjeu »), ce n'est pas un consensus souvent superficiel sur une même analyse, mais bien un consensus sur ce qui fait dissensus. Pour qu'une analyse collective débouche sur des perspectives pratiques pertinentes et réalistes, il est en effet essentiel que le groupe se mette d'accord sur une formulation structurée de ses désaccords. C'est le cœur et l'étape charnière de la MAG. Toutefois, pas plus que les récits on ne voit ici ce travail : les échafaudages ont été retirés et seule reste la maison finie.

Entre la structuration des convergences/divergences interprétatives et la formulation de nouvelles problématiques, le dispositif de la MAG prévoit que les chercheurs qui animent le groupe (l'animateur et/ou le rapporteur) proposent eux-mêmes des hypothèses interprétatives de nature à mieux saisir ce qui s'est joué dans l'expérience analysée, à partir d'un regard plus distant que celui des participants. Ici, le groupe de criminologues a estimé pouvoir se passer de cette étape pour la raison que, composé lui-même de chercheurs professionnels, les compétences réunies étaient largement suffisantes. S'il s'agissait seulement d'une question de compétence, nous n'aurions rien à redire, mais il s'agit aussi d'une question de nécessaire extériorité des animateurs par rapport au groupe. Des animateurs extérieurs peuvent prendre un certain recul parce qu'ils n'ont pas d'intérêt (au sens large) dans l'affaire et ne sont pas impliqués eux-mêmes dans l'objet analysé et ses rapports de forces. Les inconvénients de ce manque d'extériorité de l'animateur et du rapporteur sont à plusieurs reprises soulignés dans l'ouvrage et les auteurs l'ont donc bien saisi, mais un peu tard. On y reviendra encore plus loin car il a une autre conséquence.

Plusieurs parmi les chercheurs en criminologie ayant participé à cette analyse en groupe sur leur propre métier sont eux-mêmes des utilisateurs de la MAG dans leurs propres recherches. Dès lors ils ont vu un troisième intérêt à travailler à partir de cette méthode : se rendre compte de ce qu'ils font subir aux participants des analyses en groupe qu'ils animent en se retrouvant pour une fois eux-mêmes à la place d'un « simple » participant, amené à faire état de ses propres difficultés, à relater une expérience vécue comme problématique, à l'exposer à l'analyse détaillée du groupe, bref à aller lui-même au charbon.

Cette prise de risque doit être appréciée à sa juste valeur. Tous ceux qui se piquent d'utiliser la MAG pour leurs recherches devraient absolument suivre l'exemple donné ici par l'équipe de criminologues et « passer par là ». Le moins qu'on puisse dire à la lecture de l'ouvrage est qu'ils ont « dégusté ». Si, disent-ils en reprenant à leur compte une formule couramment entendue, « la magie de la MAG a joué », le jeu n'a pas été de tout repos et l'expérience a pris, à certains moments, l'aspect d'une véritable épreuve que plusieurs ont même envisagé d'abandonner en cours de route.

Encore eût-il fallu, pour que cette expérience soit effectivement instructive sur ce que les participants à une analyse en groupe éprouvent habituellement, qu'elle soit sinon représentative au moins pas trop spécifique. Il semble évident que les conditions de cette MAG des criminologues étaient très particulières, aux niveaux de la composition du groupe, de l'animation et de la mise en œuvre des étapes.

Le groupe est composé de professeurs, d'assistants et de chercheurs de statuts inégaux. Le travail voire l'avenir de ceux qui ont un statut provisoire et/ou précaire sont susceptibles de dépendre pour une part des enseignants nommés à titre définitif présents dans le groupe. Les femmes sont très largement majoritaires, surtout pour ce qui concerne les statuts élevés. (On notera avec une certaine surprise que le genre masculin, au sens épïcène - « le chercheur », « l'acteur »... - est néanmoins systématiquement utilisé par tous les auteurs/auteures du livre.) Les membres des deux catégories sont liés par des rapports de pouvoir, mais aussi par des relations personnelles et des liens affectifs dans certains cas très étroits.

En soi et *a priori*, une telle composition n'est pas d'office rédhibitoire, mais elle réclame au moins deux précautions. La première, déjà abordée plus haut, est la nécessité de confier le rôle d'animateur (et de préférence aussi celui de rapporteur, surtout si ce dernier intervient dans les hypothèses) à des intervenants extérieurs qui bénéficient d'un statut professionnel de niveau équivalent de celui des participants les mieux armés de ce point de vue. La seconde condition est le respect le plus scrupuleux des normes du dispositif méthodologique, notamment dans les tours de table et les discussions, car ces normes sont garantes de l'égalité morale entre les participants tout au long de l'analyse. Or, toujours avec une grande franchise qui est à souligner, le texte fait état à plusieurs reprises de transgressions de ces normes : nombreuses interruptions, confusion des registres de l'analyse et de l'évaluation, remises en cause de la démarche convenue en cours de route, étapes sautées, etc. Ce respect des normes est d'autant moins assuré que l'animateur apparaît faible par rapport à certains participants, fléchissant trop vite devant leurs velléités d'indiscipline. Un déroulement adéquat d'une analyse en groupe n'est possible que si les participants ont préalablement passé entre eux et avec les animateurs un contrat moral clair portant notamment sur les règles déontologiques et procédurales à respecter, et que si l'animateur sait tenir le groupe, sans pour autant brimer la liberté de parole, d'une main de fer dans un gant de velours.

Si ces précautions ne sont pas prises, il est difficile d'éviter que se multiplient de façon désordonnée les expressions et comportements d'ordre émotionnel (énervement, exaspération, agressivité, lassitude, impatience, indiscipline, sorties fréquentes, distractions, découragement, inquiétudes, coups de gueule, voire violence verbale, irrespect envers les autres ou retrait), compromettant la qualité de l'analyse collective. Seul un dispositif correctement appliqué et une animation adéquate permettent d'éviter d'éventuels dérapages et, le cas échéant, de les gérer de manière légitime. Loin d'être un frein à l'expression libre et créative des uns et

des autres, de telles précautions la favorisent au contraire.

On peut ici élargir le propos à l'ensemble des méthodes de recherche, notamment qualitatives. Contrairement à une illusion dans l'air du temps dans certains milieux de la recherche en sciences sociales, la rigueur et la technicité méthodologiques bien comprises ne constituent pas un frein à la souplesse, à la créativité et à la découverte. Elles en sont au contraire la condition même. Non seulement elles procurent le cadre indispensable à une exploration qui ne s'égaré pas, mais elles obligent le chercheur à regarder là où il n'aurait pas été voir spontanément si des exigences méthodologiques ne l'y avaient en quelque sorte contraint.

On peut plaider (comme dans le chapitre III) pour les méthodes qualitatives laissant place au « bricolage méthodologique », à la subjectivité, à l'émotion, à l'humain et à l'implication du chercheur, sans pour autant rejeter toute perspective objectivante et sous-estimer la nécessité de dispositifs méthodologiques et techniques rigoureux. Pour faire valoir les méthodes « chaudes », il n'est pas indispensable de les opposer à un « positivisme » glacial et obtus, prétendant à une impossible neutralité, et qui, cerise sur le gâteau, serait prôné dans des « considérations méthodologiques sans relief ». C'est mal comprendre le sens même d'une méthode d'enquête rigoureuse qui est notamment de se placer *délibérément* et *systématiquement* en position d'être surpris, ce qui n'est pas donné d'avance ni sans conditions.

Rares sont aujourd'hui les chercheurs en sciences humaines qui adhèreraient à cette conception positiviste, surtout dans sa version radicale qui n'est, le plus souvent, qu'une caricature visant, par contraste, à valoriser les méthodes chaudes. A l'inverse, on aurait quelques raisons tout aussi bonnes de critiquer une manière problématique de procéder à ces dernières lorsqu'elles versent dans une espèce de romantisme méthodologique incapable de dépasser le compte-rendu du « vécu » et d'en dégager les logiques sociales qui rendent les comportements et les modes de fonctionnement institutionnels intelligibles. Bref, le paradoxe est que plus on veut faire preuve de souplesse et d'attention à l'humain dans la recherches en sciences sociales, plus il faut faire preuve de rigueur, c'est-à-dire, pour faire court, d'adéquation entre ce qu'on avance et ce qui autorise à l'avancer.

Si, au premier abord, le dispositif précis de la MAG ainsi que ses normes apparaissent contraignants, ils sont la garantie et le moyen de l'expression égale de tous et non de quelques-uns seulement qui sont en position de force, ils autorisent à dire ce qui ne pourrait l'être sans risque si la discipline de groupe n'était rigoureusement respectée, ils rendent possible une liberté de parole et de pensée qui ne le serait pas sans garants, ils permettent de rendre compte avec nuances de la complexité des choses et d'en dégager les logiques structurantes, ils favorisent la mise en évidence des divergences latentes grâce à une dynamique de coopération conflictuelle dépourvue de violence. Les auteurs du premier chapitre méthodologique de l'ouvrage font le constat que peu de divergences sont apparues

et ils l'expliquent par la relative homogénéité du groupe. Nous aurions plutôt tendance à le mettre sur le compte de la manière dont le dispositif a été mis en œuvre.

De là dépend, pour une large part, la manière dont, dans une MAG, sont concrètement abordées et gérées les importantes questions du contrat moral, de l'acceptation du chercheur (ici l'animateur), du risque d'abus de position dominante, du respect de la dignité des participants, de la neutralité. Dans un ouvrage dont ces questions sont la substance même et où elles sont traitées à partir d'une MAG, il aurait été intéressant se demander comment cette méthode répond à ces questions et les aborde. L'occasion était belle puisqu'ayant pris part ensemble à une analyse en groupe, les auteurs disposaient d'une expérience partagée et vivante de ces questions. Curieusement, il semble que ce ne leur soit pas venu à l'esprit.

On ne saurait, dans cette postface, revenir sur l'ensemble des réflexions exposées dans cet ouvrage. On les lit avec grand intérêt, car elles sont pertinentes et clairement exposées. Si elles portent sur le métier de criminologue, elles intéresseront également tous les chercheurs en sciences sociales qui sont eux aussi confrontés aux mêmes questions, même si elles se posent de manière partiellement spécifique dans les différents champs concernés. Ayant affaire au crime et à la manière dont il est construit et géré dans la société, la criminologie touche à des questions particulièrement sensibles ; la manière dont elle les pose et les résout peut s'avérer éclairante pour un sociologue, un anthropologue ou un politologue notamment, dont les conditions de recherche et les objets privilégiés sont certes en grande partie différents (par exemple, le pouvoir, sa pratique et ses formes institutionnelles pour le politologue), mais s'entrecroisent et se superposent sans cesse (comme celles du pouvoir et de la définition du crime). La réflexion des criminologues parle donc aussi aux chercheurs d'autres disciplines.

Parce qu'il ne dispose pas d'informations sur les récits analysés ainsi que sur le contenu des différentes étapes (notamment les convergences et divergences produites par les tours de table), le lecteur ne peut cependant pas faire le lien entre les réflexions développées dans les différents chapitres du livre et la MAG. Il est écrit à plusieurs reprises que les réflexions proviennent de la MAG ou sont confirmées par la MAG, mais sans apporter de précisions au-delà de ces formules générales. La nature de ce lien se pose alors et pourrait être davantage explicité. On referme le livre avec le sentiment - peut-être non fondé, on ne sait pas très bien - que presque tout cela aurait pu être écrit sans passer par une MAG, que toutes les idées développées ou presque étaient déjà bien présentes dans la tête des chercheurs. Ce qui ne leur enlève rien à leur intérêt intrinsèque.

La question se pose alors de la valeur ajoutée, dans ce travail-ci, de cette analyse en groupe. Le lecteur ne peut que faire des suppositions. La MAG semble avoir été l'occasion pour chacun de formuler en groupe les questions qu'il se pose sur son métier et de faire part de ses idées, de les conforter collectivement et enfin de les

expliciter en les couchant sur papier ; aussi et peut-être surtout de partager certaines préoccupations et certains états d'âme avec ses collègues, de prendre du recul et une respiration par rapport à la vie de tous les jours sur le lieu de travail et à ses relations trop superficielles et fonctionnelles, de se rassurer aussi, parfois d'exprimer enfin ce qu'on avait depuis longtemps sur le cœur. Bref, l'analyse en groupe n'a-t-elle pas ici un petit parfum de thérapie de groupe ?